

Stefan Winter, historien des mille et une nuits

Claude Gauvreau

Il est un des rares spécialistes de l'histoire des civilisations arabe et ottomane à avoir été embauché à 33 ans dans une université francophone au Québec. Innovateur, le Département d'histoire en recrutant Stefan Winter en janvier dernier permet ainsi aux étudiants d'avoir une meilleure connaissance du Proche-Orient et du Maghreb, régions du monde continuellement sous les projecteurs.

Né en Allemagne, Stefan Winter n'avait pas deux ans lorsque ses parents ont émigré au Québec. Son parcours témoigne de son goût du changement et des voyages. Après des études collégiales en commerce au cégep anglophone Sainte-Foy, il obtient un baccalauréat en études islamiques (1994) à l'Université de Toronto, une maîtrise en science politique (1996) à l'Université Erlangen en Allemagne, puis un doctorat en histoire (2002) à l'Université de Chicago. Entre temps, il séjourne également au Liban et en Syrie où il travaille à titre de chercheur associé au Deutsches Orient-Institut à Beyrouth et à l'Institut français d'études arabes à Damas. Enfin, il trouve le temps d'apprendre les langues arabe et turque.

«Même après avoir quitté le Québec, il y a 15 ans, je n'avais pas abandonné l'idée d'y retourner. J'aime l'ouverture d'esprit des Québécois à l'égard des autres réalités culturelles et leur point de vue sur les relations et la politique internationales est fort différent de ceux qui règnent au Canada anglais et aux États-Unis.

Des mondes arabes

Pour Stefan Winter, on ne peut dissocier l'histoire du monde arabe de celle de l'empire ottoman. Édifié au XV^e siècle, cet empire s'est étendu rapidement en Europe jusqu'aux frontières austro-hongroises, ainsi qu'au Proche-Orient et au nord de l'Afrique. Il constitua longtemps une grande puissance mais commença à connaître, dès le début du XVII^e siècle, un lent déclin jusqu'à son effondrement en 1920. Aucun de ses souverains ne

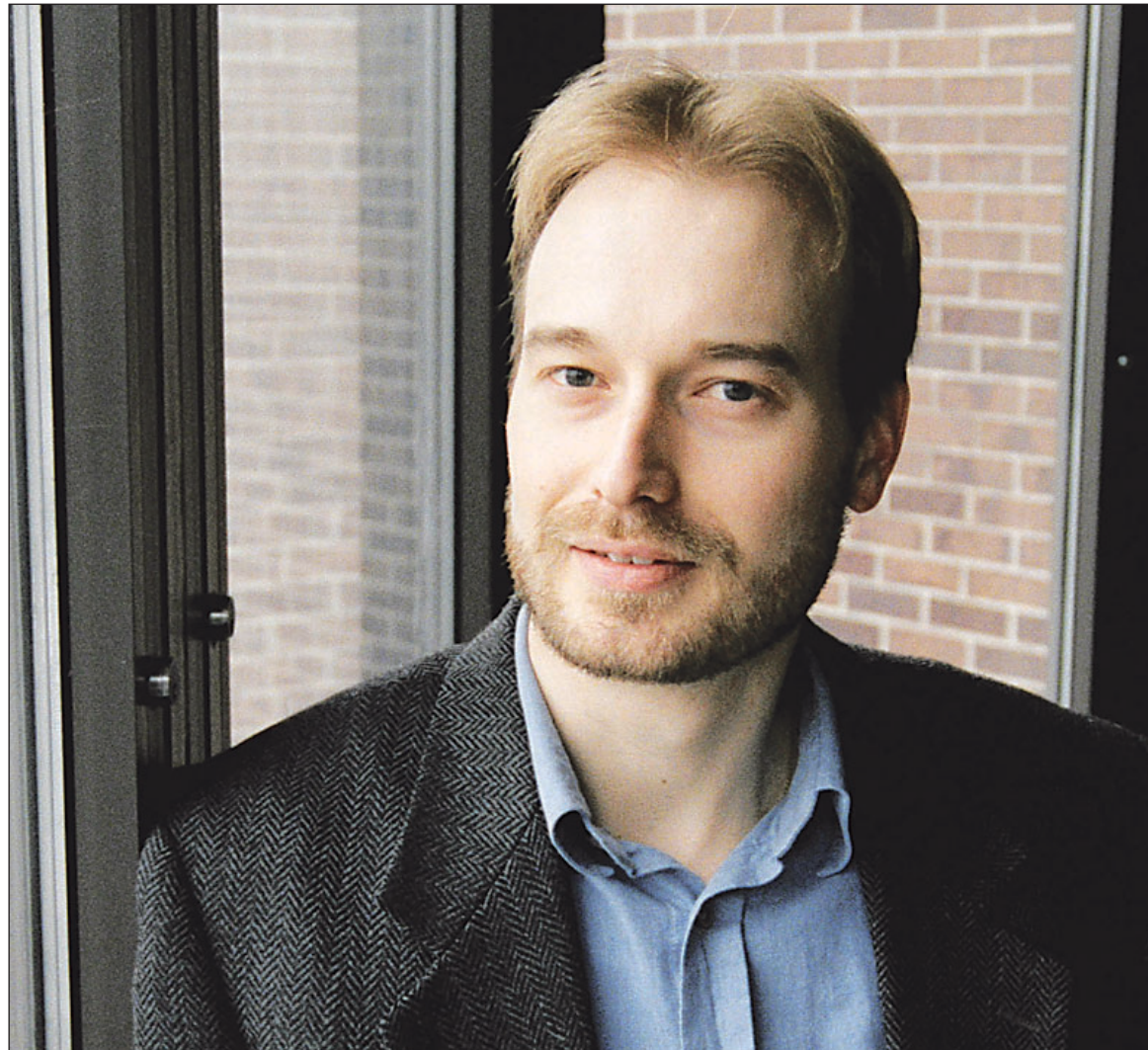


Photo : Nathalie St-Pierre

Stefan Winter, professeur au Département d'histoire.

put empêcher le processus de décomposition qui le morcela du fait du réveil des nationalismes balkaniques et arabes et de la politique interventionniste et colonialiste des nouvelles grandes puissances industrielles européennes.

Le jeune chercheur s'est aussi intéressé à l'histoire de la Syrie à l'époque ottomane. «Ce petit pays, où j'ai vécu durant trois ans, n'a peut-être pas une civilisation aussi riche que l'Égypte ou l'Irak, mais on y trouve de nombreuses minorités ethniques et religieuses et son rôle politique dans la région est loin d'être négligeable.» Aujourd'hui, M. Winter se définit comme un spécialiste de l'histoire sociale du monde arabe à l'époque prémoderne, en particulier du monde rural et tribal peu étudié et peu connu jusqu'à maintenant.

Même si en Occident, nous avons

tendance à mettre tous les Arabes dans un même grand sac, la réalité est beaucoup plus complexe, souligne M. Winter. Il n'y a pas un mais des mondes arabes. D'un pays ou d'une région à l'autre, tout peut changer : la culture, les mentalités, le mode de vie et l'interprétation de la religion. Bref, l'histoire, la géographie ou l'économie sont autant de facteurs qui soulignent la multiplicité et la diversité culturelles. «Il existe également une grande variété d'intérêts politiques entre les différents régimes et au sein même des États. Dans la région du Maghreb, par exemple, la colonisation et la décolonisation ont emprunté des voies forts différentes en Algérie et en Tunisie.»

Le choc des ignorances

Dans un tel contexte peut-on parler d'une identité arabe qui serait com-

mune à tous les pays? «Durant certaines périodes, l'unité du monde arabe s'est construite autour de l'identité religieuse, en réaction contre l'empire ottoman, comme ce fut le cas en Arabie saoudite et en Algérie au XIX^e siècle alors que l'autorité de chefs religieux a permis d'unifier des tribus. Plus tard, le nationalisme a pris le relais et maintenant on assiste à un retour du religieux qui, d'ailleurs, s'exprime un peu partout dans le monde. En même temps, les pays arabes ne sont pas épargnés par la mondialisation qui favorise à la fois l'intégration des cultures et les vagues d'immigration», souligne M. Winter.

Le jeune chercheur reconnaît l'existence d'une méfiance et d'une ignorance réciproques entre l'Occident et les pays de culture arabo-musulmane, liées notamment à l'héritage de la période coloniale. «Les frustrations

et le sentiment d'injustice se cristallisent aujourd'hui autour du problème palestinien. La lutte contre Israël constitue un point de ralliement pour plusieurs régimes arabes. Mais on peut se demander si tous les pays de la région et leurs alliés occidentaux ont véritablement intérêt à ce que s'instaure une paix durable. Si Israël remet le Golan à la Syrie, celle-ci ne pourra plus se présenter comme une victime de la politique expansionniste.»

Par ailleurs, le lien entre religion, culture et politique n'est pas toujours aussi étroit qu'on le croit en Occident, poursuit M. Winter. On dit qu'un musulman sur cinq est un Arabe. En fait, l'Islam a de nombreux adeptes en Indonésie, au Pakistan, en Inde, en Afrique noire et même en Chine. «La Jordanie et la Syrie ont des régimes politiques laïques. Même en Arabie Saoudite, les religieux ne détiennent pas le pouvoir politique», précise-t-il.

Selon M. Winter, notre critique du monde arabe est indissociable du regard que les Occidentaux portent sur leur propre réalité comme s'il y avait une comparaison implicite et non dite. «Nous sommes souvent ignorants et complaisants envers notre histoire et nos sociétés. Les guerres et les conflits sanglants ne sont pas le monopole des autres. L'esclavage des Noirs, le colonialisme, les deux grandes guerres mondiales ne font-ils pas partie de l'héritage de l'Occident?»

Stefan Winter constate avec plaisir l'intérêt et la curiosité des étudiants pour le monde arabe. «Évidemment la médiatisation de certains conflits y est pour quelque chose, mais ils sont beaucoup plus informés que je ne le croyais. Certains d'entre eux ont déjà suivi des cours de langue et de culture arabes. Il est vrai que si l'on envisage d'étudier l'histoire de cette civilisation, la connaissance de la langue arabe, parlée et écrite, est un atout essentiel. Et le fait de pouvoir séjourner dans certains pays ne peut nuire, ne serait-ce que pour avoir accès aux sources documentaires et aux archives», de conclure M. Winter ●